

# Hebel – le citoyen du monde est un ami de la maison

par Catherine Coquio  
21 février 2026

Les éditions Pontcerq se sont lancées dans un travail exceptionnel de diffusion de l'œuvre du grand conteur suisse allemand Johann Peter Hebel, auteur d'histoires d'Almanach à double fond moral qui fascina Kafka, Benjamin, Tucholsky, Wittgenstein, Sebald, et inspira Bloch, Brecht, Kluge... Le gai savoir de ce « Hebel-Kolportage » connaît une étape décisive avec l'édition précieuse d'un épais volume d'*Historiettes* choisies et traduites par Frédéric Metz, après la parution d'un petit livre critique, *Hebel – Le Levier*, qui lui frayait le chemin <sup>1</sup>.

Johann Peter Hebel, *Historiettes*, traduites de l'allemand et présentées par Frédéric Metz, Rennes, Pontcerq, 2026.

Frédéric Metz, *Hebel – Le Levier*, Pontcerq, 2025.

---

Il était une fois un petit éditeur à l'âme combative et joueuse qui, né à Rennes en l'an 2011, se mit à publier de grandes et belles choses ; certaines d'aujourd'hui, d'autres d'hier, souvent rares ou repêchées de l'oubli et offertes au goût de tous. À force de creuser fenêtres, portes et galeries, sa maison se remplit de complices et d'amis et, forte d'un catalogue nourrissant et bien épicé, se mit à grandir et grossir. Après qu'une douce pluie de fins volumes ait gratifié ses lecteurs d'écrits frondeurs et d'idées encourageantes et plébifuges, récits, libelles, traités, carnets de maladie, tracts, lectures de rue ou radio, *Flugblätter*, honorant et chahutant la philologie avec de savantes notices et notes de bas de pages, jouant à chat entre lettres et arts, philosophie et critique <sup>2</sup>, il se mit à publier des ouvrages costauds et majestueux en toute humilité, creusant de larges sillons là où il s'était frayé de discrets chemins de traverse. D'aucuns crurent même que le pavé – au-delà de ceux lancés dans la mare, celle des sciences de l'éducation par exemple <sup>3</sup> – serait la forme nouvelle de son tact.

---

1. Cet article a paru dans *En attendant Nadeau*, le 21 février 2026 : <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2026/02/21/hebel-le-citoyen-du-monde-est-un-ami-de-la-maison/>. (Les contraintes de la publication sur internet avaient conduit à quelques coupes. L'article est reproduit ici dans son intégralité.)

2. On y trouve, en vrac, Sénèque, Pascal, Antoine Escobar, Ballanche, G. Büchner, Khlebnikov, Mécislas Golberg, Gert Hofmann. Et parmi les contemporains, les écrivains et/ou philosophes Dominique Meens, Laurent Quinton, Frédéric Metz, Henri-Alexis Baatsch, Yves De-Mervent et Sarra Neji...

3. *De Monsieur Rey, pédagogue ou À quoi servent les sciences de l'éducation aujourd'hui ?*, Pontcerq, 2023 ; *De la faiblesse de l'esprit critique envisagé comme « compétence »*. *Esquisse d'une réponse aux sciences cognitives – faite depuis la philosophie*, Pontcerq, 2022 ; Frédéric Metz, *Quelques considérations sur l'enseignement des sciences naturelles, dans les écoles, au début du XX<sup>e</sup> siècle, ou Le plongeur de Pélasge*, Pontcerq, 2021.

Au seuil de 2026 en tout cas, deux livres de ce gabarit nouveau sont sortis de ses presses – sises, elles, au creux d’une Z.I. normande chez un expert en « façonnage » et « ennoblissement ». Les livres de la *team* Pontcerq & Corlet ont une gracieuse élégance à eux, certains même ont fait parler de *magie* quand le livre déplié ne contient que sa couverture, telle la chaussette de Proust qui fascinait Benjamin pour son dedans-dehors ; la formule magique alors utilisée, « *umgestülpt, hop !* » proteste contre « le geste prétentieux et universel du livre », à qui celui-ci avait déclaré la guerre au nom de la rue dans *Sens unique*. Ici le livre est au contraire mis en gloire, mais comme racheté par les gestes du collectif et de la collection. Le plus épais des deux, fort de 730 pages et d’une trentaine d’auteurs, est consacré à *Walter Benjamin en exil : entre expérience et pauvreté*<sup>4</sup>. L’autre gros livre, intitulé *Historiettes*, dont il sera question ici, est un recueil de récits de Johann Peter Hebel, auteur d’une œuvre où Benjamin voyait « l’un des plus purs joyaux de la prose allemande ».

### Actualiser un trésor

Malgré une traduction française qui en 1853 attira l’attention de Hugo, Sand et Baudelaire, malgré le joli volume d’*Histoires d’Almanach* paru chez Corti en 1991, et un autre choix de textes paru chez Circé il y a peu<sup>5</sup>, Hebel reste ici un auteur méconnu, tandis qu’on l’oublie de l’autre côté du Rhin, où il avait été hissé au rang de trésor national deux siècles durant. Icône d’une littérature populaire enseignée dans les classes, Hebel est désormais en Allemagne, au mieux, captif de la philologie, au pire relégué dans le registre « biscuit Biedermeier » où l’a cuit la décennie Merkel. Registre auquel Pontcerq a résolu de l’arracher, à l’aide d’un savoir et d’un travail critiques qu’irradie la lecture de Walter Benjamin ; et en reconduisant ces récits à leur genre natif, à présent intempestif : l’*Almanach*, composé d’histoires vécues ou entendues en taverne, vendu dans les marchés puis colporté de villes en villages, au bon soin de voyageurs partis de Savoie en direction des « Allemagnes » (Alsace, pays de Bade, Suisse alémanique), tels que les avait représentés Watteau. C’est par ce *genre* de l’Almanach et ce *geste* du colporteur rebaptisé « *Kolportage !* », que Pontcerq fait revivre le souriant conteur rhénan dans la jungle de nos villes.



Watteau, « Le Colporteur – ou : Le Vieux Savoyard » (vers 1715)

4. Voir Richard Figuiet, « Le pari de la pauvreté », *En attendant Nadeau*, n° 231, 7 novembre 2025. Et Frédéric Thomas, « En Europe, il y a des positions à défendre. À propos de *Walter Benjamin en exil : entre expérience et pauvreté* », *lundimatin*, n° 505, 19 janvier 2026.

5. *Histoires d’Almanach*, traduits par René Radrizzani, Corti, 1991 ; *L’Ami des bords du Rhin*, traduits et présentés par Bernard Gillmann, Circé, 2022. C’est avec la parution en 1853 à Berne et Paris des *Scènes villageoises de la Forêt-Noire*, traduites par Max Buchon, que Hebel avait pris pied dans la langue française. En 1892 parut à Paris un recueil de *Contes choisis – Schatzkästlein*, texte allemand présenté et annoté par Charles Feuillié, Hachette, 1892, accessible sur Gallica.

Genre et geste au départ destinés à tous, pauvres et riches, pauvres surtout, mais qui réclament désormais une escorte philologique, attentive à ce qu'affirmait Benjamin en 1929 : « Toute étude de ce grand maître, dont l'importance ne saurait être sous-estimée, consiste à nous le rendre présent, lui qui sait si bien rendre présent » (ou « présentifier ») <sup>6</sup>. Or, ajoutait-il, ce que cette prose rend si bien actuelles, c'est moins des histoires de familles ou de brigands que « les puissances suprêmes de sa région et de son temps », région et temps entre lesquels s'ouvrait un « abîme sans fond ». Provincial et cosmopolite, Hebel se tenait au-dessus de cet abîme, et si ses récits restaient vivants et concrets, c'était « grâce à des milliers d'ailes minuscules et invisibles ».

Où trouver aujourd'hui ces milliers d'ailes pour « rendre présent » le vieux Hebel ? Sur quelles scènes de comédie faire tourner notre globe surmené ? Dix ans durant, c'est de la main à la main, de maison en maison, de librairies bretonnes et tourangelles en revues parisiennes, par des feuillets distribués lors de manifestations, que les récits de Hebel et leur présentation critique ont été diffusés gratuitement par l'éditeur rennais – et ils continuent de l'être en chaque lieu public ou savant où se trouvent des lecteurs de Hebel et de Benjamin <sup>7</sup>. Les revues *Incise* et *lundimatin* en ont édité plusieurs <sup>8</sup>, accompagnés de commentaires de Frédéric Metz, qui a réuni ces feuillets l'an dernier dans un petit recueil bicolore au titre étrange : *Hebel – Le Levier* <sup>9</sup>. L'image du levier, qui traduit le nom commun qu'est aussi « Hebel », cristallise sa lecture politique et poétique à côté du « bon tour » ou « bon coup » farcesque (*Schwank*), image d'un gai savoir moliéresque où la ruse dame le pion aux « théoriciens du rire malheureux », et où Kafka lui-même, grand amateur de Hebel, parle de joie. C'est à Frédéric Metz <sup>10</sup> encore qu'on doit la traduction et l'édition critique de l'imposant volume d'*Historiettes* qui paraît aujourd'hui, enveloppé de minuscules caractères gothiques serrés en double colonne, noirs sur ivoire : la couverture est un fac-similé de l'ancien Almanach rhénan.



Frédéric Metz, *Hebel – Le Levier*, Pontcerq, 2025



J. P. Hebel, *Historiettes*, Pontcerq, 2026

6. « Johann Peter Hebel », *Œuvres II*, trad. M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch, Folio Gallimard, 2000, p. 163.
7. Comme le 16 janvier 2026 à la librairie parisienne l'Atelier, soirée « Hebel-Kolportage » où le comédien-*rezitator* Lionel Monier a lu une dizaine d'historiettes, avec, comme « interventions intercalées sur Hebel, sa vie, le colportage et les almanachs, le matérialisme, les lunes, l'encre, l'espérance, etc. », par le traducteur Frédéric Metz. De nombreuses images y ont circulé, dont certaines sont reprises ici (ainsi « Le Colporteur » de Peter Weiss).
8. <https://lundi.am/Proposition-de-greve-postillonnaire-Bade> ; <https://lundi.am/HEBEL-KOLPORTAGE> ; <https://lundi.am/Pour-un-certain-Noel-Hebel>; <https://lundi.am/Hebel-Le-levier>.
9. Frédéric Metz, *Hebel – Le Levier. Trois études sur J. P. Hebel, écrivain allemand*, suivi de « Hebel et Kafka » par Elias Canetti, Rennes, Pontcerq, 2025. Le texte central est dédié en douce – en note – à Xavier (Moreau), le « pontcerq-zerkebrück, le camarade, l'ami... » (p. 90)
10. Frédéric Metz est écrivain, critique et traducteur ; également contributeur des revues *Incise* et *Terrestres*, il est l'auteur d'une « biographie générale » de Georg Büchner (2012), d'une ironique « sottie » sur Google, *Les yeux d'Œdipe (inutiles, sautés)* (2011), de *Thèses sur le concept de grève* (2012) et de *Quelques remarques concernant Bach (martelées) – à partir de motifs pris à sa vie* (2020).

L'opus se compose d'un choix de 72 récits, parmi les 300 que Hebel donna entre 1803 et 1819 sous la rubrique « L'Ami de la maison du pays rhénan » (*Der Rheinländische Hausfreund*)<sup>11</sup>. C'est par cette formule bonhomme d'*ami de la maison* que l'auteur s'identifiait en s'adressant à plaisir aux lecteurs, récapitulant l'année passée, leur en souhaitant une bonne, annonçant ses livraisons, grondant parfois l'imprimeur défaillant. Ces récits sont précédés d'une préface du traducteur, Frédéric Metz, et suivis d'une précieuse « Note biographique (brève) sur Hebel ». Récits brefs, note brève et modeste « guise d'introduction », mais 330 pages tout de même – et pour 23,50 euros seulement ! Une affaire car ce recueil regorge de trésors et il en est un. « *Schatzkästlein* », l'écrin, tel fut d'ailleurs le mot par lequel fut désigné le livre après que l'éditeur Cotta ait édité le premier florilège à Tübingen en 1811 sous le titre *Schatzkästlein des rheinländischen Hausfreundes*.

En préface, Hebel prévenait ses lecteurs que nombre de ces récits en feraient résonner d'autres qui n'étaient pas de lui, car il avait puisé dans un « domaine commun à tous », et il ne se sentait aucun droit sur ces textes : l'ami de la maison, dit-il, « s'est efforcé de donner à ces enfants du rire et de la belle humeur, un habit pimpant et coquet : et s'ils plaisent ainsi au public, son vœu le plus cher est réalisé, il ne prétend à aucun autre droit sur ces enfants<sup>12</sup> ». Bingo. Après que les lecteurs de l'Almanach aient raffolé de ses histoires, au point que le tirage doubla en quelques années, montant jusqu'à 50.000 exemplaires, ce volume fit mouche auprès des poètes et lettrés, Jean Paul, les frères Grimm et Goethe, avant d'enthousiasmer au siècle suivant Kafka à Prague, Benjamin à Berlin, et quelques autres, qui se mirent à honorer, aimer et imiter l'auteur Hebel, poète chroniqueur : Ernst Bloch, Adorno, Tucholsky, Brecht, Wittgenstein, Heidegger, Canetti, W. G. Sebald, Alexander Kluge<sup>13</sup>... Que possédaient donc ces récits pour charmer tant d'esprits, pour emporter l'adhésion d'un siècle à l'autre, d'une classe à l'autre, d'une idée de la nation à une autre ? D'où venait ce Hebel ?

### Un Schlemihl alémanique : paysan, poète, pasteur, pédagogue

Son destin ressemble à celui du Schlemihl de Chamisso, le petit homme sans fortune et privé de son ombre, que des bottes magiques transformèrent en grand voyageur solitaire. Hebel ne voyagea que très peu, mais, paysan devenu citadin, puis dignitaire du duché, il vécut toute sa vie entre riches et pauvres, maîtres et valets, souffrant d'une vie empêtrée de charges alors qu'il aimait la botanique, mais dont l'une, le reliant à la vie des campagnes, fit de lui un conteur célèbre, et pas si malheureux. Né en 1760 d'un père soldat-tisserand et d'une mère domestique qui vivaient entre le petit village Hausen, dans l'Oberland, et la grande ville de Bâle, où ils servaient tous deux un patricien engagé dans l'armée française, l'enfant vécut ce va-et-vient entre deux mondes et deux classes. Orphelin à treize ans, en deuil aussi de sa sœur cadette, il fut aidé et poussé dans ses études par le patricien et un professeur de latin qui avait remarqué ses talents. Après une formation classique au lycée de Karlsruhe, il suivit des études de théologie à l'université d'Erlangen, et, luthérien, il adhéra à l'*Amicisten-Orden*, société secrète travaillant à concilier l'évangélisme chrétien et les Lumières. En attente d'une cure il devint enseignant, et, quoique nommé pasteur en 1783, diacre en 1792, et prélat en 1819, il resta toute sa vie professeur<sup>14</sup>, dans sa région natale puis à Karlsruhe, où, souffrant du mal du pays, il vit en 1796 s'affronter les troupes autrichiennes et françaises. Enseignant le latin, le grec, l'hébreu, la géographie, les mathématiques et les sciences naturelles, lecteur de littérature et de médecine autant que d'ouvrages religieux, il s'essaya à la poésie et publia sous pseudonyme en 1803 un recueil de *Poésies alémaniques*, écrites dans le dialecte du

---

11. Les récits étaient alors regroupés dans des volumes annuels de 52 pages, dont la moitié pour les histoires, et trois d'entre elles étaient pourvues d'illustrations en pleine page, le tout imprimé serré par économie, mais habillé pour la fête d'un petit ruban de soie rouge.

12. J. P. Hebel, *Contes choisis*. Texte allemand présenté et annoté par Ch. Feuillié, accessible sur Gallica.

13. Pour Sebald, voir *Séjours à la campagne*, Actes Sud, 2005 ; sur Kluge, voir Bernard Humbrecht, *Le Sante-Rhin*, 26 février 2015, <https://www.lesauterhin.eu/histoires-dalmanach-et-chronique-des-sentiments/>. Sur Bloch et Heidegger, voir Gérard Raulet, « Heimatliteratur et Lumières populaires », *Aa*, 2025, p. 189-195 ([https://www.pontcerq.fr/wp-content/uploads/2024/12/Hebel\\_Sonderdruck.pdf](https://www.pontcerq.fr/wp-content/uploads/2024/12/Hebel_Sonderdruck.pdf)). Sur Wittgenstein, voir Frédéric Metz, *Hebel-Kolportage, suite, ou Wittgenstein alité à Vienne en 1925 lit du Hebel à la jeunesse de sa maison*, Saint-Nazaire, Éditions Pli, 2025.

14. Il avait d'abord été précepteur dans un village de Forêt-Noire – celui où Lenz s'était réfugié un an plus tôt.

petit peuple de Bade <sup>15</sup>. Le pseudonyme fut éventé et ce livre de chants lui valut l'admiration de Jacobi, Jean Paul (« Il faut le relire non pas une fois, mais dix fois comme tout ce qui est simple »), et de Goethe (« Hebel paysannise tout dans l'univers de la façon la plus naïve et la plus gracieuse »).



Philipp Jakob Becker, *Portrait de J. P. Hebel* (1810)

Cette notoriété lui valut aussi, sur ordre du margrave, la tâche a priori ingrate de remettre sur pied l'Almanach du pays de Bade, tâche à laquelle il excella, par un perfectionnisme mêlé de désinvolture, faisant de lui l'auteur consacré de *L'Écrin de la maison du pays rhénan* (1811). Puis les autorités du grand-duché lui commandèrent un manuel d'instruction religieuse, ce dont il s'acquitta sous la forme d'histoires bibliques. L'ouvrage, paru deux ans avant sa mort en 1826, fut utilisé par les institutions protestantes et catholiques. Il avait pourtant subi en 1815 la censure catholique pour un de ses récits d'Almanach (« Le pieux conseil »), provoquant sa démission. Si son manuel religieux fit alors consensus, il en allait autrement des récits de l'ami de la maison, où la leçon morale, volontiers administrée à la manière d'« un poing dans la gueule » (dans l'œil, dit plus exactement Auerbach, « *wie eine Faust auf's Aug* <sup>16</sup> »), était souvent un leurre ; où de joyeux lurons attiraient la sympathie quoi qu'ils fassent, où le diable jouait à cache-cache, où la raison ne cessait d'ajuster sa mesure et sa veille, où le regard protestant avait infusé les valeurs des Lumières : non seulement les troupes de Napoléon mais l'esprit de 1789 étaient passés par chez lui. En 1855, son manuel religieux fut lui-même interdit.

### **Humour *wunderlich***

Les « invisibles ailes » dont parlait Benjamin, Hebel les devait à la rencontre de son Dieu d'amour et à d'autres lumières, plus modestes mais profitables à cet « art populaire » ou « littérature pour pauvres » (W. Benjamin), édifiante *parce qu'humoristique de part en part*. À ce compte cette littérature populaire pouvait devenir une *littérature pédagogique* digne de tous les honneurs et apprentissages : Kafka conseillait à Félice Bauer de faire lire du Hebel à ses élèves, et Wittgenstein, qui se disait en 1920 « complètement ravi » par ses récits <sup>17</sup>, une fois instituteur, fit commander cent exemplaires de *L'Écrin* à l'école communale, à Trattenbach, puis à Otterthal, et dans les années 40 c'est en théoricien du langage qu'il méditera encore sur la prose narrative de Hebel <sup>18</sup>. Prose populaire, poétique, *philosophique*. Chevillés au corps par le rire, ses récits explorent, de l'amour à l'idiotie féroce et au meurtre, l'infinie gamme

---

15. *Poésies complètes* de J. P. Hebel, traduites et suivies de scènes champêtres par Max Buchon, préface de Félix Bovet, Paris, Borrani, 1853 ; puis *Poésies alémaniques*, trad. M. Buchon, Paris, Hachette, 1864.

16. Cité par F. Metz dans *Hebel – Le Levier*, *op. cit.*, p. 83.

17. « Il me ravit complètement (*entzückt*) », écrit-il à son ami Ludwig Hänsel en octobre 1920.

18. Voir F. Metz, « Hebel-Kolportage, suite », *op. cit.*

de gentillesse et méchancetés, exploits et bêtises qu'impliquent l'appétit, la rencontre et la tractation humaines, quotidiennement mêlées aux forces de la vie naturelle et animale : chevaux, cochons, poissons, chiens, oiseaux, sanglier, et enfin taupe, dont Hebel se fait l'avocat passionné. À travers les faits et gestes de paysans bernés, hussards rusés, domestiques madrés, puissants confondus, escrocs inspirés, philanthropes éclairés, étrangers hébétés, et même tristes pendus agités par le vent, s'écrit l'édifiante « parabole du train du monde » (W. Benjamin).



Josef Jakob Dambacher, illustration pour l'historiette « Le libelle » (vers 1830). Détail.

Or ce train-là est un grand pourvoyeur d'étrangeté. Nombre de contes débutent par l'arrivée d'un étranger quelque part, ou par un événement anormal. Le mot *wunderlich*, mué en nom propre dans « Monsieur Wunderlich », titre du conte qui couvre la 4<sup>e</sup> de couverture, apparaît sans cesse à côté de son équivalent français, « bizarre ». Mais une foule d'autres mots surgissent en allemand tout au long du texte français, et ces mots-valises bilingues forment un étrange lexique d'intraduisibles ou idiome accentué<sup>19</sup>. Le lecteur reste en visite, à distance, observant la puissance de quiproquos qu'engendre la différence des coutumes et des langues. Dans ce monde des campagnes où quelques kilomètres suffisent pour devenir un « étranger », le citoyen qui voyage au loin devient vite *lost in translation* : c'est ce que raconte l'hilarant « *Kannitverstan* », fable de l'artisan compagnon allemand qui en visite à Amsterdam ne comprend rien, sinon l'essentiel, la mort des puissants et « le caractère éphémère des choses terrestres » : allégorie du malentendu global comme existence possible et de l'erreur comme source de vérité<sup>20</sup>.

### Justice et chronique

« Le globe terrestre de Hebel, au centre duquel se trouvent Segringen, Brassenheim et Tuttlingen, a pour horizon Amsterdam, Jérusalem et Milan », écrit Benjamin. Les Français entrent aussi dans la danse, ainsi que les Turcs, car les « Mahométans » ont leur place dans cette bigarrure. Si Benjamin mentionne Jérusalem, c'est que les Juifs ont la part belle, mais « chez nous », à l'endroit de petites différences qui font d'eux des porteurs de ruse et d'humour au carré. Parfois « l'Hébreu » a un petit accent, son jeu peut devenir méchant ou son commerce abusif, et l'atmosphère se corrompt, laissant pressentir un possible déchaînement haineux (« Les deux postillons »). Mais la vivacité de son jeu avec le non-juif lui fait plutôt incarner des qualités cardinales : habileté, lucidité, souplesse d'esprit, accommodation. Le récit « Accommodante juridiction », où un fonctionnaire de justice débutant échoue à rendre un arrêt parce qu'il donne raison à deux avis contraires, et acquiesce encore lorsqu'on lui dit qu'un procès ne peut être gagné ni perdu par les deux parties, ressemble comme deux gouttes d'eau à un conte talmudique. En 1926, Benjamin, commentant la « casuistique » de Hebel, « improvisation morale » jouée comme à l'ombre du Jugement dernier, note une « parenté avec l'élément juif » et une « teinte de Haggadah », dans ses récits qui « ne capitulent pas devant la morale mais la rabattent dans le patrimoine épique avec

19. Ainsi : salaire-*lohn*, lumière-*Licht*, grand-sens-*Verstand*, *heftig*-violent, *witzig*-sensé, *fleissig*-travailleur, *wunderbar*-prodigieux, *fortschritte*-progrès, *Mutwille*-méchanceté...

20. « *Kannitverstan* », *Historiettes*, *op. cit.*, p. 251.

force et ruse <sup>21</sup> ». Hebel fait de la morale « la continuation de l'écriture épique par d'autres moyens », et on le comprend, dit Benjamin, à travers sa relation au monde juif, fait d'un sentiment de proximité, voire de solidarité (Hebel avait été pris un jour pour un Juif lors d'une traversée de frontières). Ce point n'échappa pas non plus à Kafka, ni à Bloch, ni à Adorno – lequel écrivit un jour que « Les Juifs », un rapport rédigé par Hebel pour la société de théologie de Lörrach, était l'un des plus beaux textes qu'on ait écrit sur les Juifs.

La complexité du monde est prise dans l'ellipse d'une langue simple et dense, qui fait en même temps sourire et glousser. Benjamin était si sensible au « démoniaque » de ces historiettes ambiguës qu'il évoqua à leur sujet le *Wozzeck* de Büchner. « Voilà les histoires de Hebel. Elles ont toutes un double fond : en haut le meurtre le vol et les jurons, en bas la patience, la sagesse et l'humanité ». Dans certaines le double fond est résolument cruel. Dans « Le pendu innocemment », des gamins qui jouent au bourreau et au pendu provoquent une mort effective en fuyant devant un sanglier qu'ils prennent pour le diable – alors que le diable, lui, court toujours. L'enfant laissé seul au bout de sa corde meurt par malentendu et malchance, mais il est bien mort. Cet élément maléfique s'exprime de manière plus abstraite quand la créature humaine se heurte, armée de sa logique et de ses calculs, à l'irréductible opacité du monde. L'obsession du chiffre et de la comptabilité, au cœur de l'énigme, est un noyau dur d'absurde où la joie mauvaise du non-sens tourne à la litanie de vanités et calme le jeu. De même que l'Almanach compte les années, les fêtes et saisons qui rythment les travaux et les jours, le narrateur ne cesse de *compter*, jusqu'au vertige, les *sous* que tel perd et que l'autre gagne, infini jeu global à somme nulle. Il compte aussi les guerres qui rythment l'histoire à la manière d'intempéries monstrueuses ; et, pour faire bonne mesure enfin, les millions d'années que dure l'univers où s'inscrit le tournoi de la planète Terre. C'est là, sous le ciel et parfois au fond de la terre, dans des mines obscures, que se dessine l'échelle cosmique de ces scènes, où les détails des vies gagnent leur relief. Et c'est là que se cherche, plutôt qu'un sens, une Justice.

### Hebel au temps du péril

C'est cette orchestration discrète, par la narration, d'une théologie centrée sur la Justice et non la religion, qui fascina Benjamin. Car elle conduisait à faire de l'Almanach rhénan une autre histoire biblique, le chroniqueur remplaçant l'historien. Benjamin rêva de consacrer à Hebel un livre, mais n'écrivit que cinq textes : deux en 1926 lors du centenaire de sa mort, deux en 1929, et en décembre 1933, lorsqu'il répondit par *L'Écrin* à la question d'un journal (publié à Prague et à Vienne) : « Que doit-on offrir pour Noël ? » <sup>22</sup> Chacun de ces textes revient sur le lien entre la formation théologique de Hebel et son *art de chroniqueur* : sa « façon calendaire » mêlant le petit et le grand, qui fait « entrer dans notre vie » les choses de l'histoire, correspond à la « technique de proximité » qu'il recommandera dans *Le Livre des Passages*, car « l'anecdote est comme une révolte dans la rue », à l'opposé des constructions de l'histoire qui encasernent la vie. Et si le trésor se fit plus précieux encore dans les années d'exil, c'est qu'en temps de guerres Hebel avait été un « général du repli », tout adoué qu'il fut par les autorités de Bade, puis enrôlé dans le jargon heideggerien de l'authenticité. « Populariser est une affaire d'importance », écrit Benjamin dans « Hebel défendu contre un nouvel admirateur ». « L'art populaire » étant une question aussi litigieuse que celle du « peuple », l'historiette représentait un enjeu politique et poétique majeur. D'où le retour constant à Hebel, dont le nom revient dans d'autres textes à la façon d'un signal lumineux, phare discret mais persistant. Cette lumière, qu'il offre en cadeau de Noël aux Allemands en décembre 1933 – il termine alors la première version d'*Enfance berlinoise* et travaillera bientôt au recueil de lettres *Allemands*, bouleversant salut clandestin aux Lumières allemandes –, on la sent encore dans *Le Concept d'histoire*, sept ans plus tard. Hebel, sans être nommé, y est encore *rendu présent* : non seulement dans la 7<sup>e</sup> thèse, qui

21. W. Benjamin, « Hebel défendu contre un nouvel admirateur », trad. Philippe Ivernel, dans *Œuvres et inédits*, t. 13, *Critiques et recensions*, Klincksieck, 2018, p. 226. Observant la manière dont le conteur se saisit de la morale, Benjamin semble décrire le Charlot de Chaplin : « Comme si le poète voulait prendre justement à la patère la morale honnête, qui est suspendue là comme un chapeau melon, et voilà maintenant, il se le met de travers sur la tête avec un geste d'une incroyable insolence et quitte les lieux en claquant la porte » (*ibid.*, p. 227).

22. Voir Frédéric Metz, *Hebel – Le Levier*, p. 105-106. Deux des cinq textes seulement ont été traduits en français, par Philippe Ivernel dans *Œuvres et inédits*, t. 13, *Critiques et recensions*, Klincksieck, 2018, p. 224-228 (« Hebel défendu contre un nouvel admirateur ») ; par Rainer Rochlitz dans *Œuvres*, Gallimard-Folio, 2000, t. II, p. 157-168 : « Johann Peter Hebel », s'ajoutent des pages manuscrites issues des Archives berlinoises reproduites dans les *Gesammelte Schriften*, II, 2, p. 1444-1449.

oppose à l'historiographie traditionnelle le « principe des histoires que ramasse l'almanach », raconter ce qui a lieu revenant à « brosser l'histoire à rebrousse-poil » ; mais aussi, dans les « yeux écarquillés » de l'Ange de l'Histoire, formule qu'il avait employée aussi pour Hebel <sup>23</sup>.



Peter Weiss, *Der Hausierer* [Le Colporteur] (1940)

Benjamin ne fut pas le seul écrivain à projeter d'écrire un livre sur Hebel dans ces années de péril et d'exil. Les Hebel-Kolportage nous apprennent que ce fut aussi le cas de Kurt Tucholsky, qui se voyait « appelé » par Hebel, comme requis par un service farcesque. En janvier 1934, réfugié en Suède, il conseillait à son ami Hasenclever, qui se plaignait de « manquer d'air », de lire « beaucoup de Hebel (avec un b), Kleist et Schopenhauer – ça fait le ménage dans les coins <sup>24</sup> ».

### Le nid d'oiseau et le coin des lèvres

Si la prose de Hebel aide un exilé à respirer en faisant le ménage dans les coins, c'est que dans ses propres coins elle avait travaillé à confectionner une sorte de *nid* humain, très étranger au « bâtir » et à « l'habiter » heideggeriens. Dans ses « Considérations sur un nid d'oiseau », où s'expose une part de son art poétique (l'autre est dans « Le trompe-l'œil »), le nid du pinson est donné en modèle à l'artiste, mais comme un idéal impossible, car « un homme ne sait pas faire un tel cocon soyeux », et le pinson, lui, n'a pas besoin des gifles de ses parents et maîtres pour apprendre son art. « Tout nid d'oiseau est parfait et sans reproche. Ni trop grand, ni trop petit » – au contraire de ce que fait et fabriquent les humains. « L'homme peut confectionner une guérite, un lavoir, une grange, un logis, un palais, une église, chaque édifice selon sa sorte ; *item* une horloge d'église, *item* un orgue à 48 registres, *item* un almanach, ce qui, déjà, n'est pas rien... <sup>25</sup> » Ce n'est pas rien, et, il faut le reconnaître, « le pinson ne saurait bâtir deux sortes de nid, il ne saurait rédiger un almanach, et l'imprimer moins encore ». Les nids humains sont imparfaits, mais il y en a *de plusieurs sortes* : c'est ce qu'il faut pour faire un monde, et pour réveiller l'ancien quand il tombe en quenouille. Dieu vit sans doute que cela était bien, puisqu'à la fin de ces « Considérations », un enfant le prie de le faire « à son image », car en Lui siègent « Vérité et Justice ». Bravo, dit l'ami de la maison, et il s'ensuit quelques règles, si par hasard l'enfant choisissait de devenir écrivain ou imprimeur d'Almanach : « commencer tout en bas », puis, par l'étude, la réflexion, l'application et l'habileté, pousser la chose vers le haut : « il t'incombera de donner à tout ce que tu feras le sceau de la perfection,

23. « Il voyait tout », disait de lui un de ses anciens élèves.

24. Cité par F. Metz dans *Hebel – Le Levier*, *op. cit.*, p. 52.

25. *Historiettes*, *op. cit.*, p. 260.

de sorte qu'à la fin personne ne puisse faire, à sa façon, aussi bien que toi ce que tu as fait. (...) Et ce qui t'attend, c'est toi aussi *une joie extrême*. (...) Car même l'extrême joie de Dieu ne saurait être autre que la perfection de ses œuvres ».



« *Verkauf von Gedrucktem* ». Gravure d'après une toile de Johann Conrad Seekatz (Bâle, 1766). Détail.

Chacun donc sa *façon*, et sa *joie* : cette leçon-là trouva preneur et réponse. Dans son discours de réception du prix Hebel en 1980, Elias Canetti raconta qu'en 1936, recevant la visite du récitant Ludwig Hardt, il remarqua que celui-ci tenait dans sa poche un petit livre, qu'il finit par lui montrer, lui confiant qu'il le gardait toujours sur lui, le plaçant sous son oreiller avant de dormir. C'était une vieille édition du *Schatzkästlein* de Hebel, qui comportait une dédicace : « Pour Ludwig Hardt, afin de faire à Hebel une joie. De la part de Franz Kafka ». Kafka lui avait offert après l'avoir entendu réciter cinq contes, qui l'avaient bouleversé : *Nuit sans sommeil d'une noble femme*, *Souvarov*, *Malentendu*, *Moses Mendelssohn*, et, pour finir, *Retrouvailles inespérées*. De ce dernier récit, Kafka disait qu'il était « ce qui a été écrit de plus beau ». C'était aussi le récit préféré de Benjamin, qu'il cite dans « Le conteur » comme chef-d'œuvre d'art calendaire, superposant le temps des vies et celui de l'Histoire. C'est par « Retrouvailles inespérées » que s'achève le volume d'*Historiettes*. Et puisque c'est aussi mon récit préféré, c'est en le résumant que je tâcherai de conclure.

Les « retrouvailles inespérées » sont celles, à Falun en Suède, d'un jeune mineur cruellement englouti par la mine peu avant ses noces, et de sa promise, qui, un jour que les mineurs découvrirent son corps et le remontèrent, très longtemps plus tard mais le corps et le visage inchangés, car une substance chimique l'avait maintenu intact, fut la seule à le reconnaître. Cinquante ans avaient passé, que le récit fait défiler en accéléré, énumérant une série d'événements relevant de la grande Histoire : tremblement de terre à Lisbonne, guerre de Sept ans, partage de la Pologne, libération de l'Amérique, guerre des Turcs en Hongrie, des Russes en Finlande, des Anglais au Danemark, et d'autres faits encore. Pendant ce temps, « les paysans semèrent et moissonnèrent », et la fiancée devint une petite vieille voûtée, mais « elle ne l'oublia jamais ». Elle prépara les funérailles comme une noce longtemps attendue, et, confiant son aimé à la terre, lui donna rendez-vous pour une autre union sous une autre lumière : « Il me reste une ou deux choses à faire, et je serai là bientôt. Bientôt il fera jour à nouveau. Ce que la terre a une fois redonné, elle ne saurait davantage le garder la seconde fois ». Tels sont les derniers mots de l'histoire. Au tout début, le jeune homme avait dit à sa fiancée : « À la Sainte-Luce (...) nous serons mari et femme et nous nous bâtirons notre petit nid à nous ». « — ... et l'amour et la paix y auront leur logis », avait répondu la jolie fiancée, « un très doux sourire au coin des lèvres <sup>26</sup> ».

26. « Retrouvailles inespérées », *Historiettes*, *op. cit.*, p. 263-266.